



CONCISION ET ART ÉPISTOLAIRE DANS LA LETTRE 51 DE GRÉGOIRE DE NAZIANZE

JEAN SCHNEIDER

UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2

Résumé

Cet article vise à améliorer la traduction de la lettre 51 de Grégoire de Nazianze. Le § 3 n'a pas pour objet de critiquer un excès ou un défaut de précision dans l'appréciation de la longueur des lettres (traduction Gallay), mais de mettre en garde contre l'excès de concision qui conduit à l'obscurité. Grégoire compare la lettre trop brève à des lignes qui se rencontrent, dont on distingue les extrémités mais qui se confondent inextricablement dans la zone où elles se rencontrent.

Abstract

This article aims at improving the translation of the 51th letter of Gregorius Nazianzenus. The purpose of § 3 is not to criticize the excess or lack of precision in the appreciation of the length of letters (Gallay's translation), but to warn against the excess of concision which leads to obscurity. Gregorius compares letters which are too short to lines which meet one another: their extremities can be perceived, but they mingle inextricably in the region where they meet.

L'Antiquité gréco-romaine a élevé la lettre au niveau d'un genre littéraire, qui apparaît en tant que tel dans les ouvrages qui présentent la littérature grecque ou latine. On aimerait donc disposer, pour mieux apprécier les nombreux recueils épistolaires conservés, d'une présentation systématique du genre, qui donnât pour la lettre ce que le livre conservé de la *Poétique* d'Aristote donne pour la tragédie et pour l'épopée et ce que le second livre perdu devait donner pour la comédie : une définition du genre épistolaire, de ses espèces et de ses parties, qui le distingue des autres genres, et des préceptes, fondés sur la théorie et illustrés par des exemples tirés de lettres plus ou moins réussies. Or on n'a pas conservé de traité sur le genre épistolaire, et l'on doit se contenter de rassembler quelques textes épars, digressions ou chapitres adventices dans des traités de rhétorique¹, réflexions insérées dans les lettres elles-mêmes, qui peuvent nous permettre d'esquisser une théorie de la lettre gréco-latine. Parmi ces textes, les lettres 51-55 de Grégoire de Nazianze présentent un cas hautement privilégié, car elles commentent ce qu'on a considéré comme la publication d'un recueil², elles ajoutent des considérations théoriques et des préceptes pratiques dont le recueil doit fournir l'illustration, et elles montrent comment se fait jour la réflexion sur le genre épistolaire, qui ne répond pas à une curiosité désintéressée mais vise à aider un jeune homme qui doit apprendre à rédiger des lettres, et à qui son grand-oncle envoie un recueil d'exemples accompagnés de quelques lettres didactiques adressées personnellement au petit-neveu. Il est peut-être important de songer que le statut d'un traité de rhétorique³, destiné à un public anonyme même si une dédicace peut désigner un destinataire privilégié, et celui de ces lettres didactiques, adressées par un grand-oncle à son petit-neveu, sont profondément

¹ C'est ainsi que JULIUS VICTOR, contemporain de Grégoire de Nazianze, présente, après un traité de rhétorique conforme au plan habituel, un chapitre *de sermocinatione* et un autre *de epistulis*, qui tentent d'annexer à la rhétorique deux modes de communication, oral et écrit, très couramment utilisés : sur cet élargissement de la rhétorique à l'époque de Grégoire de Nazianze, cf. CELENTANO 1994 (en particulier p. 428-429).

² On peut parler de publication si l'on comprend par là la diffusion, par l'auteur, d'un recueil auprès de lecteurs autres que les destinataires des diverses lettres qui le composent. Il faut bien distinguer la diffusion d'une lettre par le destinataire, qui peut la transmettre à d'autres lecteurs ou auditeurs, en particulier dans le cadre d'une lecture publique, et l'envoi par Grégoire, à son neveu, d'une collection de lettres écrites par lui, qui avaient été envoyées à des destinataires divers, mais dont Grégoire avait évidemment gardé un exemplaire qui lui permet de diffuser la collection en tant que telle, sans consulter ceux auxquels ces lettres étaient d'abord destinées. Grégoire représente le cas le plus ancien qu'on connaisse, en grec, de publication d'un recueil de lettres par son auteur (SYKUTRIS 1931, col. 198 : « die älteste bezeugterweise selbstedierte Briefsammlung »).

³ S'agissant de l'*Ars rhetorica* de JULIUS VICTOR, on le distinguera d'autant plus des lettres de Grégoire que parmi ses sources figure apparemment l'auteur de lettres fictives attribuées à des héroïnes célèbres (CELENTANO 1990b, « Un galateo », p. 245, note 5). Les lettres que Grégoire rassemble à l'usage de son petit-neveu sont de tout autre nature.

différents, alors même que le contenu peut être assez semblable de part et d'autre : les lettres 51-55 ne peuvent être assimilées à la dédicace d'un traité, et rien ne prouve que Grégoire ait compris l'envoi du recueil de lettres et de ces cinq lettres comme une publication destinée à dépasser les frontières de sa famille et de ses intimes. Sur le statut et la fonction de la lettre, Grégoire ne dit rien dans ces cinq lettres, mais il donne dans la lettre 51 trois préceptes pratiques importants, et il nous semble que la traduction et l'annotation de Gallay ne rendent pas exactement compte du premier de ces trois préceptes.

Gallay présente ainsi, dans son introduction, les lettres 51-55⁴ : « Le petit-neveu de Grégoire, Nicobule, demanda à son grand-oncle des conseils sur l'art épistolaire. Grégoire les donna dans la lettre 51. Nicobule lui demanda ensuite une collection de ses lettres. Grégoire accepta et envoya le recueil en expliquant, dans la lettre 52, pourquoi il avait acquiescé à la demande de Nicobule ; et, dans la lettre 53, il donna des précisions (...) sur la composition du recueil. (...) Enfin, la lettre 54 se rapporte, elle aussi, à la publication du recueil en donnant à Nicobule la vraie notion du *laconisme* ». C'est dans un ordre un peu différent (52, 53, 51, 54) qu'il convient de disposer ces « lettres-programme »⁵, et il semble logique de joindre à la série la lettre 55 où Grégoire invite avec insistance son petit-neveu à venir le voir⁶. Les lettres 51 et 54 donnent un petit exposé de l'art épistolaire, et c'est donc sur la lettre 51 que nous proposons quelques compléments.

La lettre 51 présente un plan assez clair, en trois parties, mais la troisième partie est seule pourvue d'un numéro, de sorte qu'il est opportun de commencer par elle pour remonter ensuite le cours du texte. Les §§ 5-6 constituent la troisième partie, consacrée à la grâce (*χάρις*) : « La troisième qualité des lettres, c'est la grâce (...) ». Malgré l'absence de numéral, il est clair que le § 4 donne la deuxième partie, traitant de la clarté (*σαφήνεια*) : « Quant à la clarté, voici ce qu'il faut savoir (...) ». Logiquement, les §§ 1-3 représentent la première partie, et la récapitulation qui ouvre le § 4 (« Voilà donc quel est mon point de vue sur la concision ») montre qu'elle traite de la concision (*συντομία*)⁷. Dans la technique rhétorique, la concision est une vertu de la narration, de la récapitulation, du style⁸ ; et elle peut figurer parmi les *ιδέαι*⁹. Elle peut être associée à la *σαφήνεια*,

⁴ GALLAY, I, p. XXI.

⁵ GALLAY, I, p. XXII.

⁶ GALLAY, I, p. 126-7 (note 2 sur la page 66).

⁷ Dans sa présentation du style de la lettre littéraire, SYKUTRIS (1931, col. 193-195) distingue la brièveté, la clarté, l'ornement (qui correspond à la *χάρις*), et aussi l'expression linguistique et l'adaptation au caractère (*ἤθος* ou *πρέπον*).

⁸ MARTIN 1974, p. 83 et 85 (narration), p. 150 (récapitulation), p. 252 (style). La concision peut figurer dans une liste de tropes (p. 262).

⁹ MARTIN 1974, p. 338.

mais aussi à la χάρις¹⁰. Si l'on considère la concision comme une vertu, on ne songe pas qu'elle puisse, poussée à l'excès, constituer un vice. C'est dans une devinette (γρῖφος) que la clarté peut être un vice, nous dit Grégoire dans le § 4 de la lettre 51 ; et si l'abus de certains ornements peut constituer un vice (§§ 5-6), Grégoire ne dit pas qu'une lettre puisse avoir trop de « grâce ». La vertu peut être une médiété entre deux excès, mais il n'y a pas à craindre d'être trop vertueux.

Cependant, le § 1 de la lettre 51 met sur le même plan l'excès de brièveté et l'excès de longueur. Grégoire mentionne d'abord ceux qui écrivent trop longuement puis ceux qui écrivent trop brièvement, les comparant aux archers qui tirent trop près (excès de brièveté) ou trop loin (prolixité), les fautes des auteurs de lettres et des archers étant donc disposées en chiasme ; et il conclut que « l'échec est égal ». Le § 2 introduit le besoin (χρεία) comme critère de la longueur d'une lettre (μέτρον τῶν ἐπιστολῶν)¹¹. Il est clair que la concision n'est pas reçue ici comme une vertu, mais comme un des deux excès entre lesquels l'épistolier devra trouver une médiété.

Le § 3 est plus compliqué. Gallay traduit ainsi : « Faut-il mesurer notre savoir-faire avec le cordeau perse, ou au contraire avec des coudées d'enfants, et alors faut-il écrire si imparfaitement que ce ne soit pas même écrire, faut-il ne représenter que les ombres visibles à l'heure de midi ou les lignes qui se présentent de face, mais dont la suite s'estompe et se laisse deviner plutôt qu'elle n'apparaît et qu'elle ne se fait reconnaître par telle ou telle de ses extrémités ; et l'on a ainsi, pour dire le mot, des approximations d'approximations ? Non, il faut fuir la démesure, d'un côté comme de l'autre, et rencontrer la juste mesure. »¹² Les trois notes de Gallay illustrent la manière dont il comprend le texte : le « cordeau perse » est « une mesure dont la précision touche au ridicule », « des coudées d'enfants n'auraient pas la mesure voulue », les « ombres visibles à l'heure de midi » sont « les plus marquées, les ombres saillantes ». Grégoire, au lieu de se demander si une lettre doit être longue ou brève, répondrait à une autre

¹⁰ MARTIN 1974, p. 65, 252, 338.

¹¹ Les épistoliers évoquent souvent le μέτρον de la lettre, en particulier quand ils veulent s'excuser de ne pas donner toutes les explications souhaitables ou semblent se reprocher d'être trop prolixes (cf. SYKUTRIS 1931, col. 193).

¹² Dans le volume 37 de la *P. G.*, on lit : *An Persico funiculo sapientiam metiri oportet, aut puerilibus cubitis ; et sic imperfecta scribere, ut ne scribere quidem sit : sed imitari potius meridianas umbras, aut lineas a fronte occurrentes, quarum considunt longitudines, et offerunt se potius, quam apparent extremitatibus quibusdam notae : et sunt, ut apte dixerim, conjecturarum conjectanea ?* (col. 106, traduction de Jacques de Billy d'après les indications qui figurent col. 15). Wittig traduit : « Soll man etwa unser Wissen mit der persischen Schnur messen oder (gar) mit der Kinderelle, und so unvollendet schreiben, dass es fast kein Schreiben mehr ist, sondern (nur) ein Nachbilden der mittäglichen Schatten oder der Zeichen, die (uns) frontal entgegentreten, deren Ausmasse aber verschwimmen, und die mehr zu sein vorgeben, als dass sie wirklich sind, da sie nur von diesem oder jenem Extrem zu erkennen sind und man so - um es recht zu sagen - nur Bilder von Abbildern hat ? »

question : la longueur d'une lettre doit-elle être mesurée de manière précise ou approximative ? Cette lecture du § 3 ne nous paraît pas satisfaisante.

Le cordeau perse vient du livre I des *Aitia* de Callimaque, dont le fragment 1 donne : τέχνη κρίνετε, μὴ σχοίνῳ Περσίδι τὴν σοφίην (vers 17-18)¹³. Bien que la portée de la polémique callimachéenne, par rapport à Apollônios de Rhodes en particulier, soit problématique¹⁴, on peut supposer que Callimaque veut récuser ceux qui exigent de lui un poème long. En tout cas, Plutarque, dans le *De exilio* (chap. 9, 602 F), cite ce passage en ce sens :

« en effet, là où Callimaque semble dire à juste titre "ne pas [juger] la sagesse avec une schoene perse", devons-nous, en mesurant le bonheur en schoenes et parasanges, nous affliger et nous lamenter comme des malheureux si nous habitons une île dont le tour fait deux cents stades et non quatre jours comme la Sicile ? »

Comme unité de mesure, le σχοῖνος correspond à deux parasanges ou soixante stades¹⁵, mais ne se signale pas par un degré de précision particulièrement remarquable. Quant aux coudées d'enfants évoquées juste après, ce qui les distingue de la coudée normale¹⁶ n'est pas une précision insuffisante mais leur petitesse. Il est donc évident que le début du paragraphe reprend, de manière imagée, l'opposition entre lettre trop longue et lettre trop courte, et c'est à la lumière de cette constatation qu'on doit lire le reste du paragraphe.

L'expression suivante, οὕτως ἀτελῆ γράφειν ὡς μηδὲ γράφειν, désigne une lettre trop brève et pourrait se traduire par « écrire un texte si incomplet que ce ne soit pas même écrire ». Ce que rejette ici Grégoire peut correspondre au style télégraphique de naguère, qui a été remplacé par les SMS, et il peut caricaturer ainsi l'excès de brièveté. La consécutive se poursuit, avec un énoncé positif (ἀλλὰ κτλ.) opposé à l'énoncé négatif (« pas même écrire »), et il nous semble que, contrairement à ce que semble comprendre Gallay, la subordinée consécutive introduite par ὡς se poursuit jusqu'à la fin de la phrase, avec la relative dont

¹³ Pfeiffer, p. 4. La note 153 de Wittig (p. 244) renvoie bien au fragment de Callimaque, mais commente étrangement : « Massband für kleine Einheiten ».

¹⁴ BULLOCH 1985, p. 561 (sur les critiques supposées de Callimaque contre l'épopée d'Apollônios et plus généralement sur les poètes trop prolixes) ; LEHNUS 1993, p. 80, note 21 (prédilection de Callimaque pour la brièveté) et p. 82 ; BENEDETTO 1993, p. 6 (« dopo aver respinto la vulgata critica sulle cause della polemica tra i due poeti (*Callimachus semper commendaverat poemata parva, Apollonius carmen epicum satis longum condiderat*) »).

¹⁵ C'est du moins la doctrine d'HÉRODOTE (Lloyd, II, p. 43-45).

¹⁶ De cet usage plaisant de la « coudée » pour mesurer un texte épistolaire, on peut rapprocher un passage de LUCIEN (*opusc.* 59, § 5), et surtout la lettre 17 de JEAN MAUROPOUS qui reproche en ces termes à son correspondant de l'amener, par ses questions, à écrire de façon trop proluxe : « tu me persuades aussi de violer la loi, sans parcimonie, en transgressant dans ma lettre les limites des types épistolaires et en ruinant d'une si grande coudée ses proportions » (p. 79, lignes 154-156, Karpozilos).

L'antécédent est τὰς κατὰ πρόσωπον ἀπαντώσας, relative qui elle-même est structurée par les trois verbes συνιζάνει, παραφαίνεται et ἔστιν. Les « ombres de midi » (τῶν σκιῶν τὰς μεσημβρινάς) sont évidemment des ombres particulièrement courtes, qu'imite celui qui écrit une lettre trop courte. Vient ensuite une formule plus obscure qui doit, quant au fond, équivaloir à « imiter les ombres de midi ». Selon Gallay, il s'agirait d'imiter, « parmi les lignes, celles qui se présentent de face ». L'expression κατὰ πρόσωπον ἀπαντώσας est difficile, mais on ne voit pas ce que peuvent être la face, le profil et l'arrière d'une ligne, ou comment une ligne peut se présenter de face ! Heureusement la proposition relative qui vient ensuite nous montre que Grégoire oppose les extrémités des lignes, qui se reconnaissent assez bien, et leurs longueurs (μήκη) qui « se confondent et sont entraperçues plutôt qu'elles ne sont perçues (ou transparaissent plutôt qu'elles ne paraissent) ». Le verbe συνιζάνειν, que nous traduisons par « se confondre », est employé par Aristote au sens de « se contracter »¹⁷, par Galien pour le poumon, qui « se resserre » quand la poitrine se contracte, pour l'artère, pour l'estomac vide¹⁸, volontiers associé à συστέλλεσθαι ou συστολή et opposé à διαστέλλεσθαι. En tout cas, ce verbe ne peut guère signifier « s'estomper », qu'on rendrait plutôt par ἐξαλείφεσθαι. Il nous semble logique que les « longueurs », opposées aux extrémités, désignent ici les parties médianes des lignes. L'image suggérée par Grégoire est celle d'une multitude de lignes, courbes ou droites, qui viennent à la rencontre les unes des autres (κατὰ πρόσωπον ἀπαντώσας), formant un ensemble indistinct dans la zone où elles se rencontrent mais clairement individualisées si l'on s'éloigne de cette zone. C'est l'exiguïté de l'espace où ces lignes se rencontrent qui les rend indistinctes. Appliquée à un texte, cette comparaison fait songer à un texte trop court où quantité de pensées¹⁹ se

¹⁷ *Parva naturalia, De somno et insomniis*, 456 A 13 : chez les animaux non sanguins et les insectes, le souffle inné paraît se dilater et se contracter (« expanding and contracting » dans la traduction de Hett). Le verbe συνιζάνειν est opposé à ἀναφυσᾶσθαι.

¹⁸ GALIEN, *De locis affectis*, livre V, p. 325 (Kühn, VIII), où συνιζάνειν est associé à συστολή et opposé à διαστέλλεσθαι ; *De pulsuum differentiis*, p. 500 (Kühn, VIII), où συνιζάνειν est associé à συστέλλεσθαι et opposé à διαστέλλεσθαι ; commentaire du *De acutorum morborum victu* d'HIPPOCRATE, p. 570 (Kühn, XV).

¹⁹ En français, on peut appliquer le mot « ligne » à des réalités intellectuelles, parler des grandes lignes d'un raisonnement, d'un projet, d'une doctrine, mais il ne semble pas que le grec ancien pratique cette métaphore. En revanche, il peut, comme le français, comparer le texte à un tissu : *Du sublime* (ἐκ δὲ τοῦ ὄλου τῶν λόγων ὕφους, I, § 4), PHILODÈME (τὰς δὲ ποιήσεις οἷον ὕφην, dans le *περὶ ποιημάτων*, livre V, 14, 16, p. 141, Mangoni), GALIEN (τῆς μὲν ἐτέρας γραφῆς κατὰ τὸ ὕφος οὐσης dans le *Commentaire sur les Epidémies*, p. 80, Kühn, XVII. 1), HERMOGÈNE (ἵνα ὕφος ἔν ὁ λόγος γένηται καὶ σῶμα, *De inventione*, III, 13, p. 163, 12, Rabe), PALLADIOS dans le *Dialogue sur la vie de Jean Chrysostome* (μὴ ἀτελὲς καταλείψαι τὸ τῆς ὑποθέσεως ὕφος, I, lignes 25-26, traduit « la trame de mon exposé », Malingrey-Leclercq). Cette métaphore peut s'appliquer à des textes épistolaires : JEAN CHRYSOSTOME (πλείονα κερδανούμεν ἀπὸ τῆς ὑφῆς pour désigner l'étude ordonnée des lettres de Paul, à la fin de l'*argumentum* des homélies sur la lettre à Philémon, col. 704, *P. G.*, vol. 62), SÉVÉRIANOS DE GABALA (ἀπὸ τῆς κατὰ τὴν ὑφῆν τῶν νοημάτων ἀκολουθίας dans un

rencontrent : ces pensées arrivent à se mélanger de manière telle qu'on ne puisse plus les distinguer, et c'est seulement à leur point de départ et à leur point d'arrivée que chacune d'elles peut être repérée. La fin de la proposition relative se comprend aussi logiquement si l'on part de cette comparaison : les « longueurs » ou les parties médianes des lignes « sont des conjectures de conjectures ». Le mot εἰκασμα ne semble pas pouvoir signifier « approximation », mais il peut désigner une conjecture, joint aux τεκμήρια et aux πίστεις²⁰, ou une similitude. Le sens de « conjecture » nous paraît mieux adapté au texte de Grégoire : le parcours de ces pensées, inévitablement conjecturales en elles-mêmes et qui ne sont pas, faute d'un développement suffisamment long, clairement reconnaissables sinon à leur départ et à leur arrivée, n'est saisi que par d'autres conjectures. La fin du paragraphe (« alors qu'il faut, évitant l'excès de l'un et de l'autre, atteindre ce qui est conforme à la mesure ») confirme que cette première partie ne parle pas de mesures précises ou approximatives, mais de lettres longues ou brèves.

Nous proposons donc de traduire le § 3 ainsi : « Qu'est-ce à dire ? Faut-il donner à notre sagesse²¹ la mesure de la schœne perse, ou lui donner celle des coudées enfantines et écrire un texte si incomplet que ce ne soit même pas écrire mais imiter, parmi les ombres, celles qu'on voit à midi ou, parmi les lignes, celles qui viennent à la rencontre les unes des autres, dont les parties médianes se confondent et sont plutôt entraperçues que vraiment perçues, n'étant reconnues que par quelques-unes de leurs extrémités, et sont, comme je pourrais le dire opportunément, des conjectures de conjectures ? Alors qu'il faut, évitant l'un et l'autre excès, atteindre la juste mesure. »

Grégoire, apparemment, critique tout autant l'excès de longueur et l'excès de brièveté. En fait, cet équilibre, observé dans les §§ 1-2, est rompu dans le § 3. Pour l'excès de longueur, il se contente d'une citation de Callimaque, qui évoque une polémique ancienne entre poètes hellénistiques. D'ailleurs, Callimaque y blâme moins les poètes qui écrivent des textes longs que les critiques qui méprisent les textes brefs. Pour l'excès de brièveté, après la comparaison des coudées d'enfants qui répondrait suffisamment à l'expression de Callimaque, on a un développement plus complexe. Ce déséquilibre peut suggérer que, en fait,

commentaire de l'*Épître aux Galates*, p. 302, 18-19, Staab), dans l'édition des épîtres pauliniennes par EUTHALIOS (διὰ τῆς ὑφῆς τῶν δεκατεσσάρων ἐπιστολῶν τούτων, τὴν ὄλην ἀνθρώποις διέγραψε πολιτείαν, col. 701 A), dans un texte hagiographique anonyme (τὸ δὲ τῆς ἐπιστολῆς ὕφος περιεῖχεν οὕτως, pour introduire la reproduction d'une lettre des deux martyrs, dans les *Acta SS. Nerei et Achilleis*, chap. 11, p. 10, 15, Achelis). Grégoire, dans la lettre 51, évoque les tissus (§ 6). Dans un tissu aussi, c'est là où les fils de trame et de chaîne se rencontrent qu'ils sont le plus difficiles à distinguer.

²⁰ MAXIME DE TYR, III, chap. 3, p. 34, l. 58 (Koniaris). On trouve aussi εἰκασμός et εἰκασία au sens de « conjecture ».

²¹ Grégoire reprend le mot de Callimaque, c'est-à-dire qu'il compare l'œuvre poétique, à laquelle les adversaires de Callimaque veulent imposer la longueur de soixante stades, à une lettre que quelques auteurs non désignés voudraient prolonger au-delà du « besoin ».

Grégoire veut surtout se justifier d'écrire des lettres longues. Il est beaucoup plus disert sur les inconvénients de la brièveté qu'il évoque de manière caricaturale : infantile, imparfaite, incompréhensible. Cette impression est confirmée par la lettre 54 qui, elle-même très brève, réinterprète le « laconisme »²² en se réclamant d'Homère qu'on s'attendrait plutôt à trouver comme exemple de prolixité, et par la lettre 55 dans laquelle il a dû vouloir montrer que ce n'était pas faute de savoir s'exprimer brièvement qu'il écrivait des lettres longues, mais qu'il était bien capable de condenser en quelques mots l'essentiel de la topique amicale qui nourrit un grand nombre de lettres antiques et byzantines. Les lettres 54 et 55 illustrent aussi très bien l'usage ludique (ὡς καταπαίζοντες) des figures qui est prescrit dans la lettre 51 (§ 6). La brièveté, elle, est une prescription traditionnelle. On la trouve dans la digression épistolaire du traité *Du style* attribué à Démétrios (§ 228, et aussi σύντομος au § 231). Philostrate de Lemnos, dans sa lettre polémique dirigée contre Aspasios, blâme les lettres trop longues d'Hérode Atticus²³. Ni l'auteur du traité *Du style* ni Philostrate de Lemnos ne croient devoir mettre en garde contre l'excès de brièveté. L'auteur des « lettres de Brutus » ne semble pas craindre un excès de cet ordre²⁴. Dans le domaine latin, on peut citer deux lettres où Cicéron évoque son excessive prolixité²⁵. En revanche, le Pseudo-Libanios, citant le texte de Philostrate de Lemnos (*Characteres epistolici*, p. 33-34, Richtsteig, avec adjonction du mot συντομία, p. 34, l. 2), ajoute (p. 34, 5-35, 8) tout un développement sur l'équilibre que doit observer l'épistolier entre la clarté et la brièveté, qui évoque la lettre 51 de Grégoire, avec en particulier la comparaison avec les archers²⁶ et la mention de la χρεία. Julius Victor, un

²² Le laconisme, en matière épistolaire, peut être illustré par des lettres écrites justement par des Spartiates, dont on trouve divers exemples dans un article de CELENTANO (1990a, « L'epistola laconica »). Peu importe que ces exemples soient souvent (à l'exception du texte cité dans les *Helléniques*, p. 112 dans l'article de Celentano) d'authenticité fort douteuse.

²³ Évoquant ce texte dans la biographie d'ASPASIOS (*Vies des sophistes*, II, 33, p. 125-127, Kayser), Philostrate évoque seulement le manque de clarté des lettres d'Aspasios (p. 126). Mais le texte de PHILOSTRATE DE LEMNOS (p. 257-258, Kayser), s'il insiste sur la clarté et la sobriété, commence par une liste d'exemples où figure Hérode Atticus, avec quelques réserves qui concernent son atticisme excessif et sa prolixité. Pour l'usage des figures, il fait une différence entre les lettres brèves et les lettres longues.

²⁴ Toutes les lettres de la collection sont brèves, surtout celles qui ont des chances d'être authentiques (sur l'authenticité de certaines lettres, cf. le compte rendu d'IRIGOIN sur l'édition de Torraca).

²⁵ Lettres DLXXIX (*Ad familiares*, VI, 3, §§ 1-2 : il s'accuse d'avoir été trop long dans une lettre précédente) et DLXXXII (*Ad familiares*, VI, 4, § 4 : il excuse sa prolixité par son dévouement), dans le tome VII de la C. U. F. Lorsque Fronton évoque le *modus epistulae* (*Ad Marcum Caesarem*, IV, 3, 8 ; *De eloquentia*, I, 4 ; *Ad amicos*, II, 7, 2, p. 125, 223 et 313, Fleury), il s'agit toujours de réprimer l'excès de prolixité, non l'excès de brièveté (références données par Rémy Poignault).

²⁶ P.-L. MALOSSE observe à juste titre dans son commentaire de ce texte : « Le tout est très sec, très condensé (la longue comparaison avec les archers du § 49 surprend) ». Cette comparaison apparaît au § 1 de la lettre 51 de Grégoire.

contemporain de Grégoire, prescrit pour la lettre la grâce (*ne recedat ab epistolae gratia*, p. 105, 17, Giomini-Celentano), la clarté (*lux*, p. 105, 24-34), et il insiste sur la brièveté (*brevitas*, p. 105, 19-23), sans mettre en garde contre un excès de brièveté. À l'époque de Grégoire de Nazianze, les épistoliers ont tendance à introduire des nuances par rapport à l'impératif de brièveté²⁷.

Les lettres 51-55 de Grégoire de Nazianze méritent sans doute d'être lues aussi soigneusement que possible. Grégoire de Nazianze reste un modèle pour les Byzantins, d'après la lettre 207 de Photios où, malgré l'absence d'ethnique, c'est sans doute Grégoire de Nazianze qui est « doux et artisan de beauté s'il en est », et d'après Joseph Rhacendytès²⁸ qui donne dans son chapitre consacré aux lettres, parmi les modèles, aussi bien « le grand Grégoire » et Grégoire de Nysse²⁹. Pour illustrer ce prestige durable, nous citons pour finir la préface d'A. B. Caillau, dans le volume 37 de la Patrologie, qui offre un éloquent éloge de Grégoire épistolier : « *Epistolae (...) ita argumentorum diversitate et varietate scribendi temperantur, modo de theologicis alte simul et dilucide disserentes, modo de philosophicis clare tractantes et sublimer, nunc reorum a principibus veniam potenter implorantes, nunc consilia parvis et magnis dispertientes sapienter, aliquando etiam de minimis cum familiaribus, sed non minimo sale, jocantes, ut difficile sit admodum statuere, quibus gratiores utilioresque possint evadere, utrum videlicet religiosae doctrinae, an saecularis facundiae curiosis* » (col. 11-12).

BIBLIOGRAPHIE

ÉDITIONS

Acta SS. Nerei et Achillei, Text und Untersuchung von H. ACHELIS, Leipzig, 1893.

ARISTOTLE, *On the soul. Parva naturalia. On breath*, with an English translation by W. S. HETT, Cambridge Massachusetts-London, 1957.

BRUTUS, dans *Ἐπιστολογράφοι ἑλληνικοί / Epistolographi Graeci recensuit (...)* R. HERCHER, Parisiis, 1873, p. 177-191.

²⁷ THRAEDE 1970, p. 154-155 (avec mention de la lettre 51 de Grégoire). À vrai dire, Platon et Épicure ont déjà rédigé des lettres fort longues.

²⁸ RHACENDYTES, dernier chapitre de la σύνοψις ῥητορικῆ (p. 558-559, Walz), p. 559, 10-11.

²⁹ Cf. GRÜNBART 2003, p. 32 et note 5.

- MARCO GIUNIO BRUTO, *Epistole greche*, a cura di L. TORRACA, Napoli, 1959.
- CALLIMACHUS, *edidit* R. PFEIFFER, vol. I, Oxonii, 1949.
- CICÉRON, *Correspondance*, tome VII, Texte établi, traduit et annoté par J. Beaujeu, Paris, 1991.
- CLAUDII GALENI, *Opera omnia, editionem curavit* C.G. Kühn, Lipsiae, VIII, 1824 ; XV, 1828 ; XVII. 1, 1828.
- DEMETRII et LIBANII qui feruntur *Τύποι ἐπιστολικοί et Ἐπιστολιμαῖοι χαρακτήρες* ed. V. Weichert, Lipsiae, 1910.
- DÉMÉTRIOS, *Du style*, Texte établi et traduit par P. Chiron, Paris, 1993.
- Du sublime, Texte établi et traduit par* H. LEBÈGUE, Paris, 1952.
- EUTHALIOS, *Prologus in quatuordecim Sancti Pauli Apostoli epistolas*, col. 693-790 dans *Patrologiae Graecae Cursus completus*, 85, *Basilii Seleuciensis episcopi Opera quae exstant omnia Accedunt (...) Euthalii diaconi (...) scripta vel scriptorum fragmenta quae supersunt. Accurante et denuo recognoscente* J.-P. MIGNE, 1860.
- FRONTON, *Correspondance*, Textes traduits et commentés par P. Fleury avec la collaboration de S. Demougin, Paris, 2003.
- Patrologiae Graecae Cursus completus*, 37, *Sancti Patris nostri Gregorii Theologi vulgo Nazianzeni, archiepiscopi Constantinopolitani, opera quae exstant omnia, ad mss. codices Gallicos, Vaticanos, Germanicos, Anglicos, nec non ad antiquiores editiones castigata, multis aucta et illustrata, cura et studio monachorum ordinis S. Benedicti e congregatione S. Mauri. Accedunt variorum commentarii et scholia in omnia opera Sancti Gregorii. Accurante denuo et recognoscente* J.-P. MIGNE, *tomus tertius*, 1862.
- SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Lettres*, Texte établi et traduit par P. GALLAY, Paris, tome I, 1964 ; tome II, 1967.
- GREGOR VON NAZIANZ, *Briefe Eingeleitet, übersetzt und mit Anmerkungen versehen* von M. WITTIG, Stuttgart, 1981.
- HERMOGENIS *opera edidit* H. RABE, Lipsiae, 1913.
- JEAN CHRYSOSTOME, *In epistolam ad Philemonem commentarius*, col. 701-720 dans *Patrologiae Graecae Cursus completus*, 62, *S. P. N. Joannis Chrysostomi, archiepiscopi Constantinopolitani, Opera omnia quae exstant (...) editio novissima (...) Accurante et denuo recognoscente* J.-P. MIGNE, *tomus undecimus*, 1862.

The Letters of IOANNES MAUROPOUS Metropolitan of Euchaita, Greek Text, Translation, and Commentary by A. Karpozilos, Thessalonicae, 1990.

JOSEPH RHACENDYTES, *Σύνοψις ῥητορική*, dans *Rhetores Graeci (...) emendatiores et auctiores edidit (...) Christianus Walz*, vol. III, Stuttgartiae et Tubingae Londini Lutetiae, 1834, p. 465-569.

C. JULIUS VICTOR, *Ars rhetorica*, ediderunt R. Giomini et M. S. Celentano, Leipzig, 1980.

LIBANII opera recensuit R. FOERSTER, vol. IX *Libanii qui feruntur Characteres epistolici prolegomena ad epistulas imprimendum* curavit E. Richtsteig, Lipsiae, 1927.

Lettres pour toutes circonstances Les traités épistolaires du Pseudo-Libanios et du Pseudo-Démétrios de Phalère, Introduction, traduction et commentaire par P.-L. MALOSSE, Paris, 2004.

MAXIMUS TYRIUS, *Philosophoumena*, Edited by G. L. KONIARIS, Berlin-New York, 1995.

PALLADIOS, *Dialogue sur la vie de Jean Chrysostome*, tome I *Introduction, texte critique, traduction et notes* par A.-M. MALINGREY et Ph. LECLERCQ, Paris, 1988.

PHILODÈME, *Filodemo, Il quinto libro della Poetica (PHerc. 1425 e 1538)* Edizione, traduzione e commento a cura di C. MANGONI, Napoli, 1993.

FLAVII PHILOSTRATI *Opera, auctiora edidit* C. L. KAYSER, vol. II, Lipsiae, 1871.

PHOTIUS, *Epistulae et Amphilochia*, vol. II, ediderunt B. LAOURDAS et L. G. WESTERINK, Leipzig, 1984.

SÉVÉRIANOS DE GABALA, dans *Pauluskommentare aus der griechischen Kirche Aus Katenenhandschriften gesammelt und herausgegeben von K. STAAB*, Münster, 1933 (1984²), p. xxx-xxxv et p. 213-351.

ÉTUDES

BENEDETTO G. 1993, « Il *Prologus Aetiorum* di A. Hecker », dans *Callimachus*, M. A. Harder, R. F. Regtuit, G. C. Wakker (eds), Groningen, p. 1-15.

- BULLOCH A.W. 1985, « Hellenistic Poetry », dans *The Cambridge History of Classical Literature*, I, P.E. Easterling and B.M.W. Knox (eds), Cambridge, p. 541-621.
- CELENTANO M.S. 1990a, « L'epistola laconica : dalla concisione esemplare all'esiguità iperbolica », dans *Retorica della comunicazione nelle letterature classiche*, A. Pennacini (ed.), Bologna, p. 109-129.
- 1990b, « Un galateo della conversazione nell'*Ars rhetorica* di Giulio Vittore », *Vichiana* 3^e s., 1, p. 245-253.
- 1994, « La codificazione retorica della comunicazione epistolare nell'*Ars rhetorica* di Giulio Vittore », *Rivista di Filologia e di Istruzione Classica* 122, p. 422-435.
- GRÜNBART M. 2003, « Beobachtungen zur byzantinischen Briefrhetorik », dans *L'épistolographie et la poésie épigrammatique : projets actuels et questions de méthodologie*, Actes de la 16^e Table ronde organisée par W. Hörandner et M. Grünbart dans le cadre du XX^e Congrès international des Etudes byzantines, Collège de France-Sorbonne Paris, 19-25 Août 2001, Paris, p. 31-41.
- IRIGOIN J. 1961, c. r. sur *Marco Giunio Bruto, Epistole greche, a cura di Luigi Torraca*, *RPh* 87, p. 109-114.
- LEHNUS L. 1993, « Callimaco tra la polis e il regno », dans *Lo spazio letterario della Grecia antica*, vol. I *La produzione e la circolazione del testo*, t. II *L'Ellenismo* (dir. G. Cambiano, L. Canfora, D. Lanza), Roma, p. 75-105.
- LLOYD A.B. 1976, *Herodotus Book II Commentary 1-98*, Leiden.
- MARTIN J. 1974, *Antike Rhetorik*, München.
- SYKUTRIS I. 1931, s.v. « Epistolographie », *RE*, Suppl. V, col. 185-220.
- THRAEDE K. 1970, *Grundzüge griechisch-römischer Briefftopik*, München.